

NUMÉRO DU CAHIER : 8

CHERCHEUR : Annie MÉJEAN

COTE N.A.Fr. : 16 648

DATE : novembre 1978

Nombre de feuillets	71 (foliotés de 1 r° à 69 r°)
Cahier rédigé à l'endroit	X
Cahier rédigé à l'envers	
Partie rédigée à l'endroit	1 r° à 69 r°
Partie rédigée à l'envers	néant
Feuillets restés vierges	34 pages blanches
Feuillets arrachés et découpés	4 feuillets entre 46 r° et 47 r°
Feuillets collés	néant
Inscription sur pages de garde ou couverture	néant

SOMMAIRE

1. Évocation des nuits d'autrefois:

- a) Le sommeil nocturne d'autrefois (1 r° et 2 r°);
- b) Femme née du sommeil (3 r°);
- c) Les confusions du réveil (4 r° et 5 r°);
- d) Les chambres d'autrefois (6 r° à 9 r° et les versos);
- e) L'image tronquée de Combray (9 r° à 11 v°).

2. Le drame du coucher à Combray:

Les tristesses d'autrefois (11 v° à 15 r°); la chambre à coucher à Combray (16 r° et 17 r°).

3. Swann:

- a) Ses visites à Combray (17 r°);
- b) Ses origines juives (18 r° à 21 r°);
- c) Sa vie mondaine insoupçonnée (20 r° à 23 r°);
- d) Mme de Villeparisis (24 r° à 26 r°);
- e) Désapprobation des parents (27 r° et 28 r°);
- f) Les deux soeurs de la grand-mère (28 r° à 30 r°).

4. Le drame du coucher (suite):

- a) Le baiser du soir (30 r° à 33 r°);
- b) La ruse du billet (34 r° et 35 r°);
- c) Angoisse de l'exclusion (35 v°);
- d) Attente de la mère (36 r° à 37 r°);

- e) Conversation des parents après le départ des invités (36 v°);
- f) Attitude arbitraire du père, mais plus indulgente que celle de la mère et de la grand-mère (39 r° à 45 v°).

5. Le décor du drame:

- a) Son caractère partiel, isolé du reste de Combray, comme une suite d'accessoires sous les halos des projecteurs d'un théâtre (46 r°);
- b) Résurrection de Combray dans le goût du thé mêlé à la biscotte (47 r°);
- c) Tableau de Combray (47 v°).

6. Tante Léonie:

- a) Son état maladif (48 r° à 49 r°);
- b) Ses deux chambres (48 v° à 52 v°);
- c) Françoise, la domestique de tante Léonie; sa préférence pour la famille de Marcel (49 r°, 50 r° et 53 v°);
- d) Les rites de la matinée (50 r° à 53 r° et 54 v°);
- e) Chronique de Combray (53 r° et 54 r°);
- f) Le personnage d'Eulalie (55 r° à 58 r°);
- g) Visite du curé (61 r° à 65 r°); ses considérations sur la laideur des vieilles pierres (63 v° à 66 r°);
- h) La fille de cuisine, entité domestique au visage toujours nouveau (55 v° à 58 v°);
- i) La cruauté de Françoise envers la fille de cuisine; sa jalousie; les limites de sa bonté (61 v° à 63 v°).

7. Combray:

- a) Description du décor du drame (67 r° et 66 v°);
- b) La gorgée de thé mêlée de biscotte fait apparaître tout Combray (68 r° à 69 r°); fragment qui reprend le fragment des 47 r° et 48 r°.

INVENTAIRE DÉTAILLÉ

1. Évocation des nuits d'autrefois.

a. «Au temps de cette matinée dont <je ne sais pourquoi> je voudrais fixer le souvenir, j'étais déjà malade, j'étais obligé de *passer/ rester debout* passer toute la nuit *debout* levé et n'étais couché que le jour. [...] j'éteignais, je me rendormais» (1 r° et 2 r°).

Les nuits d'autrefois passées à dormir jusqu'au matin. Le sommeil si soudain. L'obscurité douce et reposante pour le corps et l'esprit, les bruits de la nuit: sifflements des trains, etc. La belle joue de l'oreiller. L'heure de la crise du malade dans un hôtel inconnu. Le malade se trompe d'heure et doit attendre du secours jusqu'au matin (Voir Pléiade, I, 3-4).

b. «[...] quelquefois comme Eve naquit d'une côte d'Adam <qui dormait> une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse [...] j'avais oublié la fille de mon rêve aussi vite que si c'eût été une amante véritable.» (3 r°).

Présence d'une femme imaginaire pendant le sommeil. Le dormeur cherche à la retrouver, puis l'oublie peu à peu. (Voir Pléiade, I, 4).

c. «Quelquefois mon sommeil était si profond et *détendant* détendait à ce *point* mon esprit à ce point qu'il lâchait en dormant le plan du lieu où je me trouvais et quand je me réveil m'éveillais je ne savais pas où j'étais. [...] allongé face au mur dans un petit lit de fer et je me disais: il va falloir me lever et allumer la lampe si je veux que mon devoir soit fait avant l'heure de la classe.» (4 r° et 5 r°).

Le réveil: désorienté, le dormeur doit faire appel au souvenir des chambres qu'il a connues. Méprise sur le lieu où il se trouve qu'il confond avec la chambre de Combray, celle du cercle, celle de chez Mme de Villeparisis. Confusion des lieux et des temps liée à la mémoire du corps (Voir Pléiade, I, 6).

d. «Puis le souvenir d'une autre attitude s'éveillait dans la mémoire *le lit faisait tourner* mon corps tournait en demi cercle, j'étais à la campagne chez mes grands parents, morts depuis bien des années et mon côté, gardien fidèle des souvenirs que j'avais oubliés me rappelait la place du crucifix, l'ordre du rameau bénit, l'haleine de l'alcove [...] Je revoyais la chambre où je couchais chez mon grand-père dans une triste maison que nous avons habitée il y a bien longtemps mais où, souvent avant le dîner, la lanterne magique dont on coiffait la lampe substituait à l'opacité des murs les premiers architectes et verriers gothiques.» (6 r° à 9 v°).

Passage très travaillé avec de nombreux ajouts en marge. Caractère immuable, ordonné, rassurant des chambres, liées à la

cérémonie du coucher, à la tristesse de quitter maman, aux moments de maladie. Chambre chez Mme de Villeparis à la campagne. Chez Mme de Beaufort. Chambre de la caserne. Petite chambre ancienne en boiserie, si gaie avec ses colonnettes. Chambre petite et pyramidale où le héros a souffert si longtemps comme d'une intoxication. Chez Mme de Beaufort, la petite chambre où le héros s'est endormi au moment de s'habiller pour le dîner. Chambres d'hiver au grand manteau d'air chaud et fumeux. Chambres d'été où le plaisir est d'être uni à la nuit (Voir Pléiade, I, 7-8).

e. «Certes mon corps a viré une dernière fois; *tout s'est arrêté autour de moi* cette hésitation n'a pas duré plus de quelques secondes et le bon ange de la certitude a tout arrêté autour de moi, m'a couché sous mes couvertures, dans ma chambre et a approximativement mis à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, la cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes [...] Invisible papillon aux yeux d'azur et de feu, rentre dans ces limbes d'or, je suis déjà si loin. Je ne veux pas que tu me rendes mes tristesses d'alors maintenant que ne s'ouvriront plus jamais pour moi les bras qui seuls savaient les guérir.» (9 r° à 11 v°).

La certitude d'être dans une chambre réelle est revenue mais la mémoire continue à chercher la vie d'autrefois, à Combray, à Querqueville, ailleurs. Les images de la lanterne magique: Golo s'avancant en tressautant vers le château de Geneviève de Brabant. Sa marche saccadée et inéluctable continue sur les rideaux de la fenêtre. La hâte de rejoindre la salle à manger rassurante, de se serrer contre Maman que les malheurs de Geneviève de Brabant rendent plus chère. Combray tel qu'il apparaît du chemin de fer: une église résumant la ville, les maisons serrées autour du clocher comme des brebis autour du pasteur. Combray un peu triste avec ses rues aux noms de saints. Les enterrements fréquents. La jeunesse malingre au parler mélancolique et doux. Image tronquée de Combray qui se réduit à l'heure du soir où se joue le drame du coucher, l'allée obscure d'où arrive Swann, obstacle habituel au baiser du soir de maman. Un jour, une biscotte dans une tasse de thé fait surgir le souvenir entier de Combray (voir Pléiade, I, 8).

2. Le drame du coucher à Combray.

«[...] c'était pourtant bien joli quand de loin sur la porte je voyais ces tâches aux vives couleurs bleues comme celle qu'il y a sur les ailes de certains papi [...] j'y trouvais

bien des charmes tout de même à ces tremblants revêtements d'arc-en-ciel qui unissaient les murs de ma chambre et la baignaient d'une lumière d'histoire si ancienne et si poétique. [...] mais ces soirs où maman restait si peu de temps sont doux en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où maman ne montait pas du tout.» (11 v° à 17 r°).

Unité textuelle très travaillée avec de nombreux fragments additionnels, qui développent le thème de l'heure du coucher à Combray évoqué précédemment. Le supplice du coucher, où l'enfant est abandonné par sa mère restée à causer avec les autres. Discussion entre la grand-mère, qui a des principes naturistes, et le père. Sentiment d'exclusion du monde des adultes. Consolation du baiser du soir, si rapide que le moment où l'enfant entend monter sa mère est déjà un moment douloureux qui annonce celui où elle va le quitter. L'agacement du père devant cette habitude. Pourtant ce baiser est pour l'enfant un remède pour un sommeil plus calme (Voir Pléiade, I, 9-11).

3. Swann.

a. «[...] Le «monde» se bornait habituellement à M. Swann. C'était à peu près le seul voisin qui vint quelquefois dîner» (17 r°).

Les visites de Swann. La cérémonie de la surprise feinte.

b. «M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui était le meilleur ami de mon grand'oncle» (18 r° à 21 r°).

Swann malgré la différence d'âge et bien qu'il soit juif est le meilleur ami du grand-oncle qui pourtant «n'aime pas les juifs». C'est, chez lui, une faiblesse, comme le préjugé anti-bourgeois chez Saint-Simon, ou le préjugé contre les dentistes chez les médecins du Second Empire. Habitude du vieillard de fredonner un air de «La juive» quand Marcel amène à la maison un camarade dont il devine l'origine même quand il s'appelle «Dumont». Swann ne s'en fâche pas (Voir Pléiade, I, 13-14).

c. «Mais ce qui m'étonne davantage quand je repense à M. Swann, c'est que pendant tant d'années, avant et même après son mariage, il vint ainsi voir mon grand'oncle et mes grands'parents qui avaient été les amis de ses parents [...] La situation sociale ne nous donne pas une place matériellement constituée mais en réalité la personnalité,

la situation sont des créations dans la pensée des autres qui transportent immédiatement, dans le cadre arbitraire qu'elle nous assigne, le peu qu'elle peut connaître de nous.» (20 r° à 24 r°).

Swann ne fréquente plus du tout le milieu d'agents de change de ses parents, mais est l'un des membres les plus élégants du Jockey Club, l'un des hommes les plus en vue du faubourg St Germain. Délicatesse et discrétion de Swann laissant ignorer sa situation mondaine à ses amis de Combray qui trouveraient cela inimaginable. On lui suppose plutôt des fréquentations assez peu recommandables et ses goûts d'amateur d'art en font un homme un peu moins «élevé socialement» que d'autres. La grand-tante remarque qu'il pourrait habiter une maison plus distinguée que cette vieille demeure du quai d'Orléans qu'il a dû choisir par «fantaisie». Swann est en réalité grand ami du roi d'Angleterre et du Comte de Chambord, «recherché» par toute la haute société. Par ignorance, la famille de Marcel accepte avec naturel des cadeaux somptueux de celui qu'elle traite avec une aimable familiarité (Voir Pléiade, I, 15-16).

d. «Les premiers doutes de mes grands parents à l'égard de la situation réelle de Swann remontent à l'époque de ma naissance vinrent d'une Mme de Villeparisis, amie de pension de ma grand'mère que celle-ci avait cessé de fréquenter à cause de son rang aristocratique mais qui lui était toujours fidèle» (24 r° à 26 r°).

Vive amitié de Mme de Villeparisis pour grand-mère qu'elle a poussé à prendre un appartement à côté du sien. Pour la grand-mère de Marcel la distinction est une qualité indépendante du rang social: elle rencontre chez Mme de Villeparisis un de ses neveux qu'elle trouve commun alors qu'elle s'extasie sur les qualités littéraires de l'ouvrière en journée, la comparant à Mme de Sévigné, son grand modèle. Mme de Villeparisis lui apprend que Swann est un grand ami de sa nièce, Mme de Villebon. La nouvelle cause un certain émoi chez les parents de Marcel. On pense finalement que des revers de fortune ont dû conduire Mme de Villebon à cette fréquentation... Puis l'oncle apprend que Swann déjeune tous les mercredis chez le duc de XXX, dont le père et le grand-père ont été les hommes les plus en vue de la monarchie de Juillet. Ce fait, inexplicable d'abord, le classe plutôt parmi les aventuriers. Le grand-père cherche à connaître les petits détails de la vie politique en interrogeant Swann (Voir Pléiade, I, 16-17).

e. «Mais voilà que peu de temps après mon oncle apprit, je ne sais comment, que M. Swann déjeunait toutes les semaines chez le duc de XXX dont le père et le grand-père avaient été les hommes d'état les plus en vue de la Monarchie de Juillet. Le fait parut inexplicable à ma grand'tante qui fut néanmoins obligé de l'admettre mais dans une acception plutôt défavorable pour Swann.» (26 r° à 28 r°).

Désapprobation devant les fréquentations trop mondaines de Swann. Le grand-père n'a jamais voulu entrer en relation avec des gens qu'il considère d'un monde plus brillant que le sien (Voir Pléiade, I, 18 à 21).

f. «[...] Les deux soeurs de ma grand'mère, vieilles filles qui avaient la tournure d'esprit de ma grand'mère sans avoir son esprit, passaient aussi leurs vacances à Combray avec mes grands parents.» (28 r° à 30 r°).

Description du comportement des vieilles tantes, personnes d'aspirations élevées. Leur conversation allusive, dont les sous-entendus échappent au grand-père (Voir Pléiade, I, 22).

4. Le drame du coucher.

a. «Les soirs où M. Swann était là, maman ne montait pas dans ma chambre. Je ne dînais pas à table. Je venais après dîner au jardin et à neuf heures je disais bonsoir et je montais me coucher.» (30 r° à 33 r°).

Ce passage fait suite à l'unité 2 et introduit une série de développements. Importance du baiser de la mère que Marcel «emporte» dans sa chambre. Attitude réservée de celle-ci pour ne pas agacer le père dont les décisions sont souvent arbitraires. Un jour même, l'arrivée de Swann empêche l'enfant de recevoir le précieux baiser. L'escalier maudit vers sa chambre, avec son odeur de vernis. Attente dans le petit salon de l'instant affreux du coucher. La chambre est comme un tombeau (Voir Pléiade, I, 27).

b. «Mais avant de m'enterrer moi-même dans mon lit, j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer d'une ruse de prisonnier» (34 r° et 35 r°).

Pour faire monter sa mère dans sa chambre, l'enfant imagine de lui faire passer un billet par Françoise. Mais elle se fâche et refuse de monter (Voir Pléiade, I, 28).

c. «C'était peut-être mon premier contact avec cette angoisse encore vague, ces affectations exclusives, pendant notre adolescence et qu'emploie à son service tantôt un sentiment, tantôt un autre, mais qui plus tard, quand l'amour a fait son autel dans notre vie est accaparée spécialement pour lui seul qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas n'a pas licence de le rejoindre, angoisse en quelque sorte prématurée à l'amour dont elle sera plus tard l'inévitable accompagnement, mais en attendant qu'il ait fait son apparition dans notre vie, flotte libre, sans affectation déterminée, réclamée tantôt par un sentiment, tantôt par un autre par la tendresse filiale, ou l'amitié pour un camarade.» (35 v°).

L'affection que nous avons pour l'amie qui s'entremet entre nous et notre amour. Joie d'entrer dans la fête d'abord inaccessible et de savoir que l'être que nous aimons est forcé de penser à nous. (Nombreux ajouts en marge) (Voir Pléiade, I, 30).

d. «Cette angoisse renaît et je voudrais qu'en quittant toute fête, elle fut venue me dire bonne nuit. Je suis sorti du tourbillon, c'est fini maintenant. Je peux dormir, dors, comme autrefois je le demandais à maman. [...] Je m'assis au pied du lit et quand un bruit de pas sur le gravier puis la sonnette de la porte m'eurent averti que M. Swann venait de partir, j'entrouvais la fenêtre [...]» (36 r° à 37 r° et 36 v°).

L'anxiété croissante de Marcel tombe quand il décide de revoir sa mère quand elle montera. L'allégresse extraordinaire de cette attente, bientôt suivie par la peur de la punition. Après le départ de Swann, l'enfant entend la conversation des parents dans le jardin (Voir Pléiade, I, 34).

e. «Je faisais de plus en plus mal à mon coeur en essayant de le calmer, en lui prêchant une résignation qui était l'acceptation de son infortune» (37 r° à 42 r°).

L'enfant sent qu'il a été trop loin dans la réalisation de son désir pour reculer. Le père qui «n'a pas de principe» propose d'une façon inattendue, que la mère et l'enfant passent un moment ensemble. La mère cède. Réflexion sur la relation entre la gravité exceptionnelle de la faute et ce qui est accordé comme une grande récompense. La sévérité du père est, en fait, moins grande que celle de la mère et de la grand-mère parce qu'elle ne connaît pas l'importance de ce qu'elle refuse. La mère s'apprête

à passer la nuit dans la chambre de l'enfant. Les pleurs contenus devant le père éclatent maintenant. Étonnement de Françoise. Pour la première fois la tristesse de Marcel n'est pas considérée comme une faiblesse punissable. Il peut pleurer sans «être méchant». Mais c'est aussi la première abdication de la mère et l'enfant en ressent une grande tristesse. (Voir Pléiade, I, 35-36).

f. «Certes, le beau visage de ma mère rayonnait de jeunesse tandis qu'elle me tenait si doucement la main pendant que je pleurais; mais il me semblait que cela n'aurait pas dû être, que sa colère eût été moins triste pour moi que sa douceur. Il me semblait que je venais moi-même de faire [...]» (43 r° à 45 v°).

Passage barré puis repris en marge deux fois. Tristesse redoublée de Marcel devant cette défaite maternelle. La mère se sent gagnée par le chagrin de l'enfant. Elle lui propose de lire un des livres qu'on doit lui offrir pour sa fête: «La mare au Diable», «François le Champi», «La petite Fadette» et «Les Maîtres sonneurs». Finalement, elle lui lit, en sautant certains passages, «François le Champi». Le charme de sa voix met George Sand au-dessus de tout autre auteur. Elle lui fait mieux sentir le charme de la fontaine, la tendresse de Madeleine, la pauvreté de Champi. Le mystère du nom de Champi qui enveloppe l'enfant d'une couleur vive et mystérieuse. Émotion de savoir qu'il va se passer quelque chose qu'ignore le personnage (Voir Pléiade, I, 37-38-39 à 43).

5. Le décor du drame.

a. «C'est ainsi que pendant de longues années quand, réveillé la nuit, je revoyais seulement *ma chambre/le jardin* cette sorte de *pan/de section* de pyramide éclairée au milieu des ténèbres mouvantes où l'on accédait par l'allée par où arrivait M. Swann, le jardin devant la maison (toujours à neuf heures du soir) le petit salon, la salle à manger, *puis au-dessus l'es* le vestibule *puis l'escalier*, le petit couloir au dessus de cela il y avait l'escalier puis une chambre avec un petit couloir à double ventail et c'était [...] Tout cela était isolé, lumineux, dans une nuit où il n'y avait absolument rien d'autre.» (46 r°).

Les souvenirs de la maison de Combray. Passage très travaillé avec de nombreux ajouts. Ce sont des souvenirs partiels, bien que la mémoire volontaire soit capable de

restituer la totalité du décor. Énumération des lieux: la salle à manger; le petit salon, le devant de la maison côté jardin, avec l'entrée de l'allée par où arrivait Swann et par où il partait. Le décor strictement nécessaire pour le drame du déshabillage, isolé dans le temps et dans l'espace (Voir Pléiade, I, 43-44).

b. «[...] avec un peu de biscotte. Elle disait: tu n'as pas entendu ce bruit cette nuit; non mon pauvre enfant, tu as dormi toi, c'est de ton âge. Mais elle disait cela à tout hasard pour qu'on ne puisse la suspecter de n'avoir rien entendu s'il y avait eu du bruit.» (47 r°).

Le goût du thé mêlé à la biscotte de tante Léonie ressuscite le passé. L'escalier de Combray n'existe plus seulement à l'heure du drame du coucher mais aussi le matin. Les autres pièces de la maison surgissent, et les rues, avec l'église, et les promenades autour de la ville, pour chaque sorte de temps: celles des belles journées, celles du temps menaçant. Toute une ville avec ses petits personnages est sortie d'une tasse de thé comme ces petites fleurs de papier informes qui s'épanouissent dans l'eau (Voir Pléiade, I, 43 à 48).

c. «Combray, de loin, à dix lieues à la ronde, vu du chemin de fer, quand nous arrivions la dernière semaine de Pâques, ce n'était qu'une église, résumant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle aux lointains, et, quand on approchait, tenant serrés autour de sa haute mante sombre, en plein champs, contre le vent, comme une pastouresse ses brebis, les dos gris des maisons rassemblées qu'un reste de rempart du moyen-âge cernait çà et là d'un trait aussi parfaitement circulaire qu'une petite ville dans un tableau de primitif.» (47 v°).

Description de Combray, petite ville un peu triste, avec ses rues aux graves noms de saints: St-Hilaire, Ste-Hildegarde, St-Esprit, dominée par son église, avec sa place, ses pigeons, sa dame en noir. Les vieux y meurent souvent, les jeunes y sont malingres, leur parler est traînant, mélancolique et doux. (Voir Pléiade, I, 48).

6. Tante Léonie.

a. «La cousine de mon père, notre grand'tante, chez qui nous habitions, était la mère de cette tante Léonie qui, depuis la mort de son mari, n'avait plus quitté d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, et ne

«descendait» plus, presque toujours couchée dans un état incertain de débilité physique, de chagrin, de maladie, d'idée fixe et de dévotion.» (48 r° à 49 r°).

Portrait de la tante Léonie. Son état maladif. Sa lassitude quand l'enfant vient la voir. Son perpétuel monologue quand elle est seule pour lutter contre les angoisses et les étouffements dont elle souffre. Les objets qui entourent son lit, nécessaires à son régime et à sa dévotion. La disposition de son lit qui lui permet de voir la rue et de suivre la vie de Combray qu'elle commente ensuite avec Françoise. (Voir Pléiade, I, 49).

b. «Elle occupait deux chambres contiguës, de manière à rester couchée dans l'une l'après-midi pendant qu'on faisait l'autre et qu'on lui faisait prendre l'air.» (48 v° à 52 v°).

Description des deux chambres de tante Léonie. L'air «saturé» de silence. Le feu y cuit, à la fin de l'hiver, comme une pâte, les appétissantes odeurs dont la chambre est remplie. Le couvre-lit à fleurs. Les étoffes du XVII^e siècle. Les changements de l'idée du beau. Les variations de goût. (Voir Pléiade, I, 49).

c. «Elle avait pour nous, au moins dans les premiers temps, avec une considération égale, un goût plus vif, parce que nous joignons au prestige d'être de la famille, le charme de n'être pas des maîtres habituels» (49 r° et 50 r°).

La conversation de dix heures entre tante Léonie et Françoise, sa domestique, sur les rites de la matinée, Madame Sazerat à l'église, les asperges, l'arrivée du docteur chez une voisine, la Maguelonne. En marge: attitude de Françoise vis-à-vis des parents de Marcel. La mère vante les qualités de Françoise, son intelligence, sa discrétion, sa ponctualité (Voir Pléiade, I, 52-53-54).

d. «Françoise, après s'être occupé de nous, retournait près de ma tante pour lui demander ce qu'elle prendrait à déjeuner et c'était bien rare qu'elle n'ait pas quelques événements importants à en apprendre ou à lui expliquer.» (50 r° à 53 r° et 54 v°).

La matinée de tante Léonie. Long développement sur la conversation de la matinée. Quelquefois l'impatience de tante Léonie la pousse à sonner Françoise avant l'heure de son déjeuner quand un événement trop imprévu intervient. Interrogatoire sur

les invités de Mme Sazerat. La fillette inconnue: «Ce sera la fille de Mme Pupin» (Voir Pléiade, I, 54).

e. «C'était sûrement ça. Il faut dire pour excuser ma tante qu'une personne «qu'on ne connaissait point» était à Combray, un être invraisemblable. On connaissait tellement bien tout le monde, bêtes et gens que si ma tante avait vu par hasard passer un chien «qu'elle ne connaissait point», elle ne cessait d'y penser et d'appliquer à ce fait incompréhensible ses talents de déduction et ses heures de liberté». (53 r° et 54 r°).

Hypothèse rassurante de Françoise sur l'identité d'un chien inconnu: «Ce sera le chien de Mme Sazerat». Parfois la chronique de Combray pose des problèmes difficiles que seule Eulalie est capable de résoudre (Voir Pléiade, I, 55-56-58).

f. «Mais parfois la chronique de Combray posait des problèmes que tout l'esprit critique de Françoise et les deux sous de sel de M. Camus ne suffisaient pas à résoudre» (54 r° à 58 r°).

Portrait d'Eulalie. Vieille fille dévote qui partage son temps entre les offices et les visites aux personnes malades, fait aussi quelques petits travaux de ménage quand on a besoin d'elle. Ses visites sont la grande distraction de tante Léonie en dehors de celles du curé. Eulalie excelle à la plaindre et à la rassurer tout à la fois. Son arrivée est attendue impatiemment. Tante Léonie préfère la présence d'Eulalie à celle de M. le curé mais elle n'ose pas refuser de le recevoir (Voir Pléiade, I, 68).

g. «Monsieur le Curé. Qu'est-ce qu'Eulalie me disait qu'il y a un homme dans votre église qui fait des peintures [...] Dans une église! Et dire que je suis arrivé à mon âge sans avoir jamais entendu parler d'une chose pareille! (61 r° à 66 r°).

La visite du curé. La tante le questionne sur le peintre qui reproduit le grand vitrail de l'église: «ce qu'il y a de plus vilain». Plainte du curé sur l'état de vétusté de l'église. Ils ne comprennent pas l'intérêt du peintre pour ce vitrail qui «fait un faux jour» et envient à l'église de Méséglise son vitrail superbe exécuté par le neveu de Mme Goupil. Fatigue de la tante qui regrette d'avoir parlé du vitrail. L'intérêt de Monseigneur pour le «maudit vitrail» qui représenterait l'absolution de Gilbert le Mauvais. Petite évocation historique du Combray moyenâgeux où il est question des Burgondes, de Childebert, de

Louis le Simple. Le curé admire Gilbert le Mauvais qui avait le mérite de remplacer les vieilles églises par des neuves. Il s'indigne parce qu'un mur élevé du temps de Charles le Mauvais empêche Piperaud d'agrandir son café pour faire un billard. Le clocher de l'église est aussi une curiosité. Il reconnaît cependant la beauté du tombeau de Léon le Simple et celle du lutrin donné par Dagobert et transporté au musée de Cluny (Voir Pléiade, I,102).

«Odeurs pourtant naturelles certes et couleur du temps comme celles de la campagne mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelées exquis, industrielles et limpides de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire [...]».

Passage barré puis repris, sur les odeurs de la chambre de tante Léonie qui enchantent l'enfant.

h. «[...] elle délégait à notre survie la fille de cuisine, sorte d'entité morale dont la fonction faisait seule la continuité et l'identité car la fille elle-même changeait tous les ans.» (55 v° à 58 v°).

La fille de cuisine de cette année là: fille malade et enceinte que Françoise charge encore des plus dures besognes. Sa ressemblance avec la Charité de Giotto. Sa puissance symbolique inconsciente. Prosaïsme de certaines allégories. Le symbole d'ailleurs est plus fort quand il s'accompagne de caractères extérieurs, étrangers à sa représentation supposée. Ainsi les incarnations vraies de la charité ont les visages antipathiques et sublimes de la vraie bonté. (Voir Pléiade, I, 49).

i. «Je descendais souvent à la cuisine, pour m'informer du menu avec la curiosité qu'un oisif éprouve à lire la gazette et l'émotion [...] Hélas, ces poulets que moi aussi j'avais trouvés excellents quand Françoise nous les servait, j'en avais eu un jour une vision bien différente.» (61 v° à 63 v°).

Découverte de la cruauté de Françoise quand elle tue les poulets. Elle qui a tant de larmes pour les malheurs des siens est d'une terrible dureté pour les maux des autres. Sa dureté s'exerce plus particulièrement sur la fille de cuisine. Sa jalousie envers les autres domestiques. Elle ne laisse personne prendre sa place au côté de tante Léonie. Ainsi Marcel apprend que si cette année là il y a tant d'asperges à table, c'est parce

que la fille de cuisine ne les supporte pas car elles lui donnent des crises d'asthme. (Voir Pléiade, I, 80).

7. Combray.

«Pendant bien des années, si c'est tout ce que je revis de Combray, quand éveillé au milieu de la nuit, j'y resongeais au lieu de me rendormir pendant les heures qui suivaient, c'est à Combray que j'avais cru être et qu'apparaissaient isolés sur un fond de nuit un pan de maison, ces «embrasements» qui dans les fêtes éclairent une section seulement d'un édifice dont le reste est enfoui dans l'obscurité.» (67 r° et 66 v°).

Description du décor du drame quotidien au moment du coucher. La chambre, l'escalier, le petit salon au devant du jardin, l'allée obscure où arrivait Swann. Le héros ne revoit jamais que cela... bien qu'il puisse par la mémoire volontaire se souvenir d'autres lieux de Combray. Tout cela serait mort à jamais car la mémoire volontaire ne sait pas faire de résurrection. Épisode de la petite biscotte: résurrection de Combray par la mémoire involontaire (Voir Pléiade, I, 43 et *passim*).

«Il me semblait que mon être s'était tout d'un coup rempli d'une essence précieuse inconnue et qui donnait à ma vie une paix infinie, soustraite à toutes ses contingences [...] A partir de ce jour, quand je repensais à la vie de Combray, pendant la nuit, ce n'était pas seulement cette section illuminée dans la nuit que je voyais mais toute la double maison, tout le jardin, les rues de chaque heure, et les promenades pour chaque temps, etc. [...] car c'était une si grande chose que de sentir un peu de la vie, un peu de ce qu'on a senti, on ne le sait jamais [...]» (68 r° à 69 r°).

Sensation délicieuse mais obscure liée à la gorgée de thé mêlée de biscotte. Une seconde cuillerée n'apporte pas autant de joie. Effort pour savoir d'où vient ce souvenir lié à cet état. Découverte qu'il s'agit du plaisir que l'enfant goûtait quand, tous les matins, il allait dire bonjour à tante Léonie qui lui donnait une cuillerée de son thé. Maintenant, la vieille maison de tante Léonie est reconstruite, tout le décor de Combray apparaît avec ses rues, ses promenades autour de la ville et la rivière et toutes ses fleurs d'eau. Tout cela prend forme comme les petites fleurs en papier japonais qui s'épanouissent dans l'eau (Reprise de l'unité 5) (Voir Pléiade, I, 46-47).

